



«Smoke Bombs», 2008.

Çaa DÉMÉNÉ- NAGE

L'artiste suisse Olaf Breuning continue de nous étonner. En pleine crise de la quarantaine, il se voit consacrer une rétrospective et une monographie.

Interview LEONI HOF

C'est l'après-midi à Zurich mais, chez Olaf Breuning, aux Etats-Unis, il est 9 heures du matin. L'artiste suisse est un lève-tôt et nous causons sur Skype. Il a failli oublier notre rendez-vous. Il a déjà dessiné et écouté de la musique. Et puis il s'est souvenu de la journaliste, là-bas dans sa bonne vieille patrie. Devant l'ordinateur, il enlève sa casquette de baseball et enroule une couverture autour de ses épaules. Dehors, il y a de la neige et, à l'arrière-plan, on voit des sculptures. Ce n'est pas la vue d'un loft new-yorkais, car cela fait un an qu'Olaf Breuning a déménagé à la campagne avec sa femme, Makiko Aoki. Le NRWForum de Düsseldorf, en Allemagne, lui consacre une rétrospective du 11 juin au 21 août, avec un catalogue à paraître début mai, en anglais, chez Gestalten Verlag.

BOLERO Est-ce vraiment le bon moment pour une rétrospective? Vous n'avez que 46 ans.

OLAF BREUNING: Oui, Ça tombe très bien. Je travaille déjà depuis une bonne vingtaine d'années, et généralement les hommes de 46 ans sont en pleine crise de la quarantaine.

C'est loin d'être votre cas, j'espère?

Je suis en plein dedans depuis trois ans. On réalise que le temps dont on dispose nous est compté. Que l'on n'est plus jeune, que l'on est devenu adulte. Ces changements personnels ne sont pas sans influence sur mon travail. En même temps, je trouve sympa de jeter un coup d'œil en arrière. C'est comme si l'on faisait table rase avant de s'attaquer aux vingt, trente prochaines années.

Cette rétrospective vous libère-t-elle?

Oui. Ces vingt dernières années, j'ai travaillé comme un forcené, produit une œuvre après l'autre et essayé beaucoup de choses. Il est agréable de faire une pause, on regarde derrière soi, puis devant. Pour moi, c'est une première.

Regrettez-vous que cette manifestation n'ait pas lieu en Suisse?

Je ne suis pas du genre nostalgique, j'expose mon travail dans le monde entier, c'est toujours intéressant qu'on le voie ailleurs. Je connais trop bien la Suisse.

Vous ne prévoyez donc pas d'y revenir?

On ne sait jamais, mais je ne pense pas. J'aime la Suisse, mais une fois que l'on a coupé ses racines, il est difficile de faire machine arrière.

Comment votre travail a-t-il évolué ces dernières années?

Au début, j'étais un Suisse qui vivait à Zurich et n'avait rien vu du monde, une sorte de Karl May (*ndlr: écrivain allemand du XIX^e siècle, connu pour ses récits de voyages qu'il n'aurait pas faits*). A cette

époque, j'ai découvert les films d'horreur et j'ai abordé cela dans mes œuvres. C'était mon langage. Cela a fait réagir le public. Mais j'ai réalisé qu'un artiste ne peut pas refaire la même chose année après année, cela n'intéresse plus personne. Ni moi non plus. J'ai sorti mes antennes et fait des dessins, plus de films. Maintenant, tout se concentre sur ma vie, sur le moment dans lequel je vis et sur ce que j'aimerais en faire. Sur des questions générales.

Quel genre d'interrogations, concrètement?

Nous avons un corps, nous sommes doués de raison. Il arrive que l'un exige quelque chose que l'autre déconseille. L'argent est une question importante, on doit manger, dormir, le sexe est une préoccupation permanente. Pourquoi est-ce que je me retourne sur une



«Naomi and the World», 2015.

femme dans la rue? Ce genre de questions, les moines se les posaient déjà au Moyen Âge, elles demeurent d'actualité. Tous mes travaux y font allusion. Avant ma mort, d'autres viendront s'y ajouter, j'espère.

Cette rétrospective n'apaise-t-elle pas votre crise de la quarantaine?

En tout cas, cela ne peut pas continuer ainsi. C'est également une crise de milieu de carrière pour un artiste. Il est très rare que, tout au long de son parcours professionnel, on reste au sommet de l'Everest. En général, il y a des hauts et des bas. J'ai réussi à atteindre le camp de base, peut-être le camp numéro un. Mais le marché de l'art est agressif, on se retrouve très vite au

«C'est moi le fil rouge. J'essaie de mettre en forme la situation dans laquelle je vis.»

OLAF BREUNING, artiste

centre de l'attention, et on en disparaît tout aussi rapidement. Lorsque cette question vient me tarauder, je me dis: Olaf, ta g****e. J'ai l'impression d'être Bernie Sanders qui peste contre Wall Street. Je suis très content de ce que j'ai fait et cela me donne le courage de continuer. Ce n'est donc pas une crise très grave...

Vous avez quitté New York?

Je vis maintenant dans les Shawangunk, des montagnes qui ressemblent à la Suisse, la nature y est très belle. Mais, évidemment, ce n'est pas New York. J'ai eu un studio à Manhattan, dans l'East Village, pendant quinze ans. L'an dernier, je n'ai pas vendu grand-chose et vivre à New York coûte très cher. J'ai dû me résoudre à déménager. Heureusement, j'avais acheté cette maison dans le sud de l'Etat de New York. Nous nous y sommes installés avec ma femme pour réduire nos frais. Bien entendu, nous retournerons en ville mais, pour le moment, c'est agréable ici. Tous les week-ends, nous avons de la visite de New York. Au début, j'étais frustré d'avoir dû changer de lieu de vie, c'était une véritable blessure narcissique.

Etes-vous du genre résilient?

J'espère! S'adapter, continuer, ne jamais baisser les bras, c'est vraiment ce que l'être humain fait de mieux.

Y a-t-il un fil rouge qui relie vos œuvres? Vous travaillez avec des supports très différents.

C'est moi, le fil rouge. J'essaie de mettre en forme la situation dans laquelle je vis.

Créer, est-ce une façon d'assimiler les choses?

L'art m'aide à en exprimer certaines, et ce ne sont pas les mêmes selon que je dessine ou que je fais de la photographie. J'aime le changement. Après quelques mois à dessiner, je suis lassé, je passe à la photo...

Vous vous ennuyez vite?

Peut-être. Bien que je sois un homme qui a ses habitudes. Lorsque je vivais à New York, j'allais tous les matins prendre mon petit-déjeuner dans le même restaurant. Je suis très persévérant, j'essaie de peindre

...

«Oh yes it is a garden», 2007.





«Sand Sculpture», 2008.

«Tous les artistes sont des exhibitionnistes égoïstes.»

OLAF BREUNING, artiste

Dessins et sculptures, 2009.



depuis des années, mais cela ne marche pas. Je n'ai pas la patience de rester des journées entières devant une toile. Mon style, ce serait plutôt la peinture abstraite, tchac tchac, emballé c'est pesé! Le monde est un endroit coloré, les langues et les arts y foisonnent. Je suis un caméléon, je sais m'adapter au moment, à ce qui me fait avancer dans la vie.

Les artistes sont-ils des exhibitionnistes?

Tous les artistes sont des exhibitionnistes égoïstes, évidemment. Nous sommes très autocentrés. Nous créons des œuvres et, ensuite, nous aimerions que des gens les exposent et que d'autres les apprécient. Ce côté narcissique fait partie du profil de l'artiste.

Vous avez grandi dans une famille qui avait des affinités avec l'art et avez pu devenir artiste sans qu'elle s'y oppose. Était-ce un avantage ou un inconvénient?

A chaque fois que je vois mon père, je lui reproche d'avoir eu une aussi belle enfance. Certains de mes amis sont devenus artistes pour se libérer de leur passé. Je n'ai pas eu à le faire, même si je râle souvent parce que les choses ne se passent pas toujours comme je le souhaiterais. Enfin, je suis plutôt quelqu'un de très optimiste.

DE «The Artfreaks»:
«Takashi», 2011.

On retrouve cet optimisme dans vos œuvres...

J'aime l'humour, j'aime les gens qui mettent de l'ironie dans leur travail, comme Woody Allen. On regarde souvent l'humour de haut, car on l'assimile au monde des enfants. Mais ils posent un œil neuf sur le monde, et j'aimerais préserver cette façon de voir les choses. L'humour est quelque chose de très subtil. Le sens de l'humour est une qualité purement humaine, il nous relie. La vie a une dimension tragique. Peu importe ce que nous faisons, un jour ou l'autre, nous allons mourir. L'humour est la seule chose qui nous aide à ne pas désespérer.

L'art contribue-t-il à rendre le monde meilleur?

Non, l'art n'est plus vital. Il m'a fallu huit ans d'études de photographie pour pouvoir réaliser des photos intelligentes, et aujourd'hui n'importe quel ado fait pareil avec Instagram. Nous avons rêvé de créer un monde meilleur par le biais de l'art, c'est possible maintenant. Nous sommes tous créatifs.

Avons-nous encore besoin d'artistes?

Des créatifs comme moi sont nécessaires car, quoi qu'il arrive, ils expriment ce qu'ils ont en eux. Peu de gens en sont capables. Ensuite, j'espère avoir une autre portée créative qu'un quidam qui s'exprimerait sur Instagram. Evidemment, il y a besoin d'art. Mais en ce moment il y en a trop.



OLAF BREUNING

est né à Schaffhouse en 1970. En 2000, il part s'installer à New York, une bourse en poche. Cet artiste suisse qui s'est fait un nom sur la scène internationale travaille avec différents médias, à l'exception de la peinture, qui lui résiste encore.

